

Nouvelles

Boucher de Perthes



Gloubik éditions

2013

L'apparition

Je ne suis pas plus crédule que la plupart des gens du monde, me disait un jour un de mes amis ; il y a dix ans que je ne croyais pas du tout aux revenants ; aujourd'hui, je n'avoue pas encore que j'y crois, mais je confesse qu'il est des événements inexplicables, des faits dont on ne peut se rendre compte, et qui, en dépit de la raison, nous étonnent et nous confondent. Quand on cite le merveilleux, on a toujours entendu dire. Pour moi, j'ai vu ; les serments seraient ici inutiles ; j'ai vu, que puis-je dire de plus ? Ajouterai-je foi à mon récit qui voudra, ou qui pourra, peu m'importe ; il me suffit d'avoir dit la vérité : tout Lisbonne, d'ailleurs, où cette histoire a fait bruit, peut en attester l'authenticité.

« Lorsque j'habitais cette capitale, je fus présenté à Madame la marquise Lorenza Spinola, veuve du marquis François Spinola, dernier ambassadeur de la république de Gênes à Lisbonne.

La marquise, jeune et belle, avait renoncé à sa patrie

pour des raisons qui me sont inconnues, et après la mort de son époux, elle s'était définitivement établie en Portugal, où elle avait des propriétés. Peu de femmes avaient plus de moyens de plaire ; je ne pus résister à ses charmes, je l'aimai, je le lui fis connaître ; je fus payé de retour.

Cet amour durait depuis plusieurs mois, lorsqu'une affaire d'intérêt me mit dans la nécessité de faire un voyage à Madrid. Je devais passer près d'Iniga ; la marquise, qui avait une terre dans les environs, me pria de m'y arrêter un jour ou deux, pour prendre quelques renseignements sur un procès que voulait lui intenter un de ses voisins. Je me chargeai de la commission, et je partis le lendemain. Le jour suivant, j'arrivai à Iniga ; je me rendis de suite à la campagne de madame Spinola, qui n'était qu'à un quart de lieue de la ville.

La propriété de la marquise consistait en un vaste château, environné de bois, dans une position délicieuse ; la maison, quoique abandonnée des maîtres, et confiée depuis longtemps à la garde de quelques domestiques,

était bien tenue. Je visitai les jardins qui étaient fort beaux. Fatigué de la journée, je soupai de bonne heure et je me couchai.

Je commençais à m'endormir, lorsqu'il me sembla qu'une voix de femme, qui ne m'était pas inconnue, m'appela d'une grande distance ; j'écoutai : n'entendant plus rien, je pensai que je m'étais trompé.

Bientôt la même voix, mais plus rapprochée, répéta mon nom ; je crus même distinguer des mots d'adieu. Étonné, je me lève, je parcours la chambre, j'ouvre les croisées, tout était calme ; l'horloge du château sonna onze heures. Aussitôt il me sembla ouïr, dans un grand éloignement, le râle de quelqu'un qui rend le dernier soupir. Peu après, les voix de plusieurs personnes qui paraissaient gémir, se firent entendre, et le silence succéda, je cherchai ce qui pouvait produire ce bruit étrange ; n'en devinant pas la cause, je fermai la fenêtre et je me recouchai.

Je ne tardai pas à m'assoupir ; il faisait chaud ; j'avais un bras hors du lit, lorsque je sentis saisir ma main par

une main glacée. Étonné, je regarde, et je crois apercevoir, au clair de la Lune, un bras passé à travers mes rideaux : je les écarte, et je vois distinctement une femme vêtue de blanc et d'une pâleur mortelle ; je reconnais la marquise. Ses yeux étaient éteints ; une tristesse affreuse paraissait empreinte sur tous ses traits ; elle me regardait fixement. Est-ce vous ? lui dis-je. Elle poussa un gémissement sourd et qui n'avait rien d'humain. Sa main serra la mienne, et le froid de la mort circula dans mes veines. Ses yeux étaient attachés sur moi ; au lieu de cette expression douce que je leur connaissais, ils avaient quelque chose de sombre et de terrible qui m'épouvantait. Après un long silence, il me sembla que sa bouche articulait des sons, je ne pus entendre ce qu'ils signifiaient ; je compris seulement qu'elle indiquait, en montrant la pendule, une époque, une heure à venir. Elle me fit alors un geste d'adieu ; je voulus l'arrêter, mes bras ne rencontrèrent que les rideaux de mon lit ; j'entendis un léger frémissement et je ne vis plus rien.

Le spectre m'avait communiqué, je crois, le froid du

tombeau. Je sentais un engourdissement total ; une sueur glacée couvrait tout mon corps ; mes cheveux hérissés avaient soulevé le mouchoir qui entourait ma tête ; je tombai dans un état d'assoupissement et d'insensibilité voisin de la mort, quand j'en sortis il était grand jour ; j'avais les membres brisés comme si j'avais marché toute la nuit, je tâchai de rassembler mes idées, et, repassant tout ce que j'avais cru voir et entendre, je conclus, après y avoir mûrement réfléchi, qu'ayant soupé de fort bon appétit, et m'étant couché aussitôt, une mauvaise digestion m'avait donné le cauchemar.

Cependant je n'étais pas très rassuré sur le sort de la marquise. Je conservais une inquiétude secrète que ma raison ne pouvait dissiper ; je ne pus même m'empêcher d'en parler aux gens du château, et je leur racontai mon rêve, en affectant d'en plaisanter.

Après avoir employé une partie de la journée aux affaires dont je m'étais chargé, j'allai, lorsque la chaleur fut passée, visiter les environs ; la distraction, la beauté du paysage, les diverses scènes qui l'animaient,

commençaient à me faire oublier ma vision, quand j'aperçus à mon doigt un anneau qui n'y était pas la veille. Je le regarde plus attentivement, et je reconnais celui de la marquise. Le spectre lui-même eût paru devant moi que je n'aurais pas éprouvé une sensation plus terrible ; mes jambes fléchirent, tous les objets semblèrent tourner autour de moi ; je fus obligé de m'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber. Les événements de la veille se représentèrent à mon esprit, et je crus madame Spinola réellement morte. La nuit qui approchait augmentait encore mes alarmes. N'osant plus retourner dans mon appartement, je regrettais de n'être pas parti le matin. Je voulais aller loger ailleurs, ou faire veiller quelqu'un auprès de moi ; cependant l'amour propre l'emporta sur la peur : je pensai au ridicule qui allait me couvrir, si le bruit se répandait que je croyais aux revenants. Je me décidai donc à rester seul, et, pour ne plus changer de résolution, je rentrai de suite au château. Je me fis servir à souper dans ma chambre, et je renvoyai les domestiques, je ne pus manger. Je me couchai en laissant une bougie allumée ; le hasard fit qu'elle s'éteignit, et

l'obscurité n'accrut pas médiocrement ma ridicule terreur.

J'avais beau rougir de ma sottise, me reprocher ma faiblesse, je ne pouvais en triompher ; la raison n'avait plus d'empire sur moi, et le moindre bruit me faisait tressaillir. Onze heures sonnèrent, je crus entendre les gémissements de la veille ; bientôt il me sembla sentir presser ma main. J'écartai les rideaux en tremblant ; je ne vis rien. Je commençais à me tranquilliser, lorsque la croisée s'ouvrit avec un fracas épouvantable : hors de moi, je m'élançai du lit ; je voulais fuir : heureusement pour ma réputation je ne trouvai pas la porte. Tous les meubles, mon ombre, que dessinait le clair de lune, me paraissaient autant de spectres. Enfin, ne voyant décidément rien, je conclus que le vent était le seul auteur de l'aventure, et je me recouchai. Je dormis mal ; je fus réveillé dix fois par des songes épouvantables, et le jour parut que je n'étais pas encore rassuré, je me levai ; j'étais plus pâle, plus défiguré que la veille ; j'avais honte de moi-même. Je descendis ; je me promenai longtemps dans le jardin. Nous étions au 15 juillet ; l'air était étouffant ; il se préparait un orage, on craignait même un

tremblement de terre. À neuf heures, un domestique m'apporte une lettre ; je l'ouvre ; madame Spinola était morte subitement le 13, à onze heures du soir. »

Tel est, mot pour mot, le récit que faisait mon ami ; il ajoutait qu'il existait dans les archives de la ville d'Iniga, un procès-verbal authentique, constatant ce fait, dont plusieurs personnes encore existantes pouvaient d'ailleurs attester la vérité. Allant un jour de Lisbonne à Madrid, cette histoire me revint à l'esprit ; je voulus passer par Iniga, afin de lire le procès-verbal et voir la campagne de la marquise ; mais quel fut mon étonnement d'entendre dire qu'il n'y avait en Espagne ni en Portugal aucune ville, bourg ou village. appelé Iniga, et que jamais ambassadeur du nom de Spinola n'avait paru à Lisbonne. Je crus d'abord que tous ceux qui me l'assuraient en imposaient ; mais enfin il fallut se rendre à l'évidence et au témoignage général. On ne doit pas conclure cependant de cette circonstance, que l'histoire ne soit pas vraie ; il me paraît plus probable, et il est plus naturel de penser que mon ami se sera trompé de nom et de lieu.